

Renouer avec « le sauvage »

Nous, les êtres dits civilisés, prenons aujourd'hui conscience que nos actions malmènent tellement la planète, en l'exploitant à outrance, qu'elle risque, à plus ou moins long terme, de ne plus nous offrir les conditions mêmes de notre survie. Notre essor économique et technologique, sous-tendu par le mythe du bonheur grâce au progrès, nous a conduits à vivre « hors sol ». Comme disent les Indiens Kogis, nous sommes devenus un « peuple flottant ». Ce faisant, nous nous sommes désintéressés des conséquences que notre comportement engendrait sur notre environnement et nous risquons de le payer cher.

Si nous voulons sortir de ce mauvais pas, nous n'avons d'autre choix que de mettre tout en œuvre pour rétablir un lien fructueux à la terre. Les écogestes, la politique verte, les technologies douces sont utiles..., mais ce serait un leurre de croire que ces mesures suffisent. C'est à une véritable transformation intérieure que nous sommes invités. Il nous faut changer de conscience, penser l'univers et nous-mêmes d'une façon nouvelle, en un mot recourir à une autre vision du monde.

Une telle métamorphose nous demande de renouer avec ce que nous avons négligé, malmené, voire condamné, « le sauvage » à l'extérieur comme à l'intérieur de nous.

Qu'est-ce que « le sauvage » ?

« Le sauvage », c'est tout ce qui échappe au contrôle de l'homme, qui ne subit pas sa loi, qui agit instinctivement. Un animal est sauvage lorsqu'il ne peut être domestiqué. Des terres restent sauvages quand les êtres humains ne font qu'y passer, tels les déserts, les forêts primordiales, des régions d'accès difficile...

« Le sauvage » en nous est en rapport avec le tronc cérébral, la partie première de notre cerveau que nous partageons avec les reptiles, c'est pourquoi on lui a donné le nom de « cerveau reptilien ». Cette zone assure la sauvegarde de l'individu et de l'espèce. Elle répond aux besoins fondamentaux de la vie en terme de sécurité et provoque des comportements automatiques, tels que la fuite ou l'attaque chez les animaux.

Pour les humains, la situation est complexe car deux autres parties du cerveau rentrent en jeu pour traiter l'information : le système limbique, apparu avec les mammifères, il est lié au plaisir et au déplaisir, ce qui a permis l'émergence des capacités émotionnelles et affectives ; et le néocortex, siège de notre intelligence dite supérieure (raisonnements, opérations symboliques). Lorsque nous recevons des stimuli sensoriels, ceux-ci impactent en premier lieu notre cerveau reptilien, qui réagit aussitôt en terme de sécurité ou d'insécurité. Puis notre système limbique est mobilisé à son tour, générant des émotions agréables ou désagréables. Enfin, l'information parvient à notre néocortex qui cherche à comprendre la situation dans laquelle nous nous trouvons afin de lui répondre au mieux de notre intérêt.

Le « sauvage », c'est l'élan vital, ce qui, au plus profond de nous, veille à notre intégrité, sur le plan physique bien sûr, mais sur le plan psychique également. Que quelqu'un nous injurie et le cerveau reptilien réagit immédiatement, prêt à défendre notre personne attaquée. Ces réactions instinctives de protection interviennent chaque fois que nous nous sentons menacés, non seulement quand notre état physique est en danger, non seulement quand notre image est touchée, mais aussi quand les valeurs, croyances, visions du monde..., auxquelles nous nous identifions, sont contrecarrées. Ainsi l'énergie considérable que mobilise notre cerveau archaïque peut-elle servir aussi bien les causes les plus nobles que les plus terribles.

D'une manière générale, dans notre société, « le sauvage » a plutôt mauvaise réputation. Traiter quelqu'un de « sauvage » ou même de « sauvageon » n'est pas un compliment. Le mot évoque la

violence, la brutalité, la grossièreté, ce qui échappe à la loi et peut tourner à la barbarie. Pourtant, en soi, « le sauvage » n'est ni bon ni mauvais, il est ce qui défend la vie.

Si nous avons le loisir d'observer à distance un fauve rassasié, il nous sera agréable d'admirer la beauté de sa robe et la grâce de ses mouvements élastiques. Nous serons fascinés par la souplesse, l'impression de force et l'élégance de cette vie-là. Pour un peu, nous aimerions nous approcher pour le caresser ! Mais que nous nous retrouvions en face de lui quand la faim le tenaille et c'est une autre histoire !

Selon les circonstances, « le sauvage » peut devenir menaçant car l'instinct de conservation ne s'embarrasse pas de considération métaphysique ! L'animalité qui est en nous représente un risque potentiel si nous lui laissons la bride sur le cou quand il s'agit de nous défendre.

La coupure

« Le moi charnel est source de toutes les désobéissances » écrivait Georges Gusdorf¹. Du point de vue de ce philosophe, le sujet en voie d'émancipation a représenté pour l'homme occidental un véritable danger. Pour le juguler, celui-ci s'est employé à dominer la part instinctive, trop incontrôlable, provenant de son cerveau archaïque, créant ainsi une coupure entre l'esprit et la chair.

Si l'on observe très loin en arrière la vie de nos ancêtres, du temps des chasseurs-cueilleurs, on constate que l'être humain faisait un tout avec son environnement. Il lui était intimement mêlé. Il appartenait à sa communauté qui elle-même faisait partie intégrante du cosmos et le tout était orchestré selon une vision mythique qui rythmait la vie de chacun. A ce stade, il n'y avait pas, ou très peu, d'identité personnelle distincte : le « Je » ne saurait se poser face au « nous » du groupe et au « Tout » du cosmos. Il n'y avait pas non plus de Nature proprement dite puisque l'on n'en était pas encore séparé.

L'évolution de l'humanité, du moins selon le chemin pris par l'Occident, a été celle d'une longue et chaotique sortie de ce « grand Tout ». Chez les grecs, la capacité de penser de manière abstraite a favorisé une distanciation : le cosmos devenait organisé selon des lois à découvrir. L'apparition du monothéisme contribua largement à cette même évolution en faisant de l'homme un être créé à l'image de son dieu. Tels Adam et Ève chassés de l'Éden, l'être humain ne trouve plus son origine dans la Terre-Mère, dans ce jardin fertile où il se sentait parfaitement intégré. Il est devenu le fils du Père céleste. L'esprit a désormais prévalence sur la nature. Sur la nature extérieure : les hommes vont pouvoir de plus en plus exercer leur domination sur la création. Sur la nature intérieure : celle-ci doit être soumise à une discipline et des règles morales dans le but de vaincre les mouvements passionnels de la chair.

En Occident chrétien, s'installe ainsi une situation tout à fait paradoxale. La soumission aux lois célestes va de pair avec une considération de plus en plus grande de la valeur de chaque être humain. Un lent mouvement transforme la société qui de « holiste » au démarrage se fait de plus en plus individualiste². Cette évolution s'accélère au siècle des Lumières. Chaque être humain se voit alors attribué des droits : il est davantage respecté pour ce qu'il est, il est reconnu dans son autonomie et sa singularité, il devient libre de se déterminer dans le sens qu'il entend. En même temps, il doit se soumettre aux lois que la raison lui dicte. La pensée cartésienne, basée sur le « je pense, donc je suis » exacerbe le sentiment de séparation : l'homme, poussé de plus en plus à l'individualisme, se tient désormais face à un monde objet dont il explore les mécanismes et exploite les ressources. Il se tient aussi face à lui-même, à sa nature propre que son esprit doit comprendre pour mieux la maîtriser.

C'est ainsi qu'à l'état de symbiose des peuples premiers a succédé, au fil des millénaires, un état de

¹ Georges Gusdorf, *Mythe et métaphysique*, Flammarion 1984.

² Louis Dumont, *Essais sur l'individualisme. Une perspective anthropologique sur l'idéologie moderne*, Paris, Le Seuil, 1983

division. L'influence judéo-chrétienne et la pensée grecque nous ont fait évoluer vers la notion d'un sujet autonome, aboutissement du « projet » de la création, qui peut agir sur elle à sa guise. Cette conception dualiste imprègne aujourd'hui notre civilisation et se décline selon trois niveaux de coupure : entre soi et la nature, entre soi et les autres, entre soi et soi-même.

Le mythe de la modernité s'est construit dans ce mouvement de clivage, de domination et de rejet qui autorise l'individu à se penser radicalement séparé de toutes appartenances et à occuper la position centrale³. Le dégagement de la dépendance aux lieux est allé de pair avec une libération vis-à-vis de l'emprise communautaire. Dans un même mouvement, il a entraîné une scission à l'intérieur de la personne, entre la partie qui peut dire « je » et celle pulsionnelle.

Autrefois, la communauté offrait des rituels qui permettaient d'encadrer « le sauvage » existant en chacun de ses membres. Avec la revendication à une autonomie toujours plus grande du sujet, ces rites sont devenus obsolètes. Du coup, la nature intérieure, laissée davantage à elle-même, est devenue une vraie source d'inquiétude. Les humains ont été confrontés à un danger nouveau : celui d'être possédés par leurs passions charnelles, avec les conséquences fâcheuses pour le vivre-ensemble que cela impliquait. On a donc eu recours à des moyens assez radicaux pour les dompter ! On a exigé des personnes qu'elles procèdent, dès leur plus jeune âge, à un refoulement vis-à-vis des éléments sauvages de leur psyché, les instincts, les émotions, les intuitions, le sensible à l'intérieur d'elles....

Pour Olivier Maurel, la violence éducative remonterait au début du néolithique⁴. On la trouve encouragée dans des proverbes bibliques, tel celui-ci : « La folie est ancrée au cœur de l'enfant, le fouet bien appliqué l'en délivre. » (Livre des proverbes 22, 15). Le dieu des Hébreux préconise le châtement pour extirper le mal, présent dès le départ chez le petit d'homme.

« Si petit enfant et déjà si grand pécheur », dira plus tard saint Augustin. D'une manière générale, l'enfant est considéré comme un petit animal. « Non seulement en notre naissance, écrivait saint François de Sales, mais encore pendant notre enfance, nous sommes comme des bêtes privées de raison, de discours et de jugement. » Il s'agit donc de dresser le plus tôt possible ceux qui viennent au monde pour qu'ils apprennent à réprimer leur énergie première, instinctuelle, vécue comme destructrice, et qu'ils acquièrent des comportements vertueux.

« Le sauvage » doit être maîtrisé, dominé, refoulé. La morale religieuse d'abord, la raison ensuite, sont censés en venir à bout. Du coup, le voilà projeté sur d'autres, des peuples que l'on a traité de primitifs, autrement dit de sous-humains, voire de barbares, à qui l'on a prêté des mœurs débridées, des rites sanguinaires. C'est ainsi que dans nos têtes d'occidentaux, ont circulé des figures de cannibales ou de chasseurs de têtes !

« Le sauvage » a été également mis en scène de manière caricaturale à travers des figures imaginaires monstrueuses. King Kong fait partie de celles-là. Le film, sorti en 1933, juste après le crack économique, met en scène une bête géante à l'allure de gorille dont il ne fait pas bon s'approcher. Pourtant, après maintes péripéties, la belle Ann arrive à établir une relation affectueuse avec l'animal. Tout ne serait-il donc pas perdu d'une possible entente entre les parts rationnelle et prérationnelle en nous ? La fin de l'histoire nous montre que le moment n'est pas encore venu. Au sommet de l'Empire State Building, symbole de la puissance humaine moderne, King Kong est exécuté par les avions mitrailleurs. Il s'écrase au sol.

Une nouvelle alliance

Ce qui pose problème à notre monde occidental est son ignorance : il n'a pas compris qu'on ne venait pas si facilement à bout de la puissance du « sauvage » ! A l'image de la plante capable de percer le macadam pour trouver la lumière dont elle a besoin, l'élan vital se manifeste à travers les

³ Miguel Benasayag, *Le mythe de l'individu*, La découverte, 1998

⁴ Olivier Maurel, *Oui, la nature humaine est bonne !*, Robet Laffont, 2009

opportunités qui lui sont offertes. Le capitalisme débridé en est une qui permet toutes les « sauvageries » possibles en incitant les personnes à la prédation. Exacerbation des pulsions orales, anales, génitales... « le sauvage » refoulé fait retour, au détriment de notre environnement et de nous-mêmes.

Le détournement de soi que des siècles de rigorisme ont encouragé, avec son éventail de désirs frustrés, de sensorialité réprimée, d'imaginaire étouffé, de ressentis dévalorisés..., débouche, par compensation, sur des attitudes addictives : l'hyperconsommation !

Réprimer « le sauvage » en soi, c'est par retour faire le lit de toutes les violences, dont la violence économique actuelle, en pervertissant l'essence première de notre être : une sensibilité réactive qui pourrait servir le meilleur dans nos vies.

Aujourd'hui, le chemin que nous avons à suivre est celui d'une réconciliation avec « le sauvage » en vue d'une nouvelle alliance. L'entreprise est complexe car elle ne se passe pas seulement à l'extérieur de nous, elle doit aussi se passer en nous.

Dans cette optique, des personnes ont choisi de faire l'expérience d'une rencontre réelle avec des animaux sauvages - loups, gorilles, ours...- pour apprendre à vivre avec eux. D'autres privilégient un contact fort avec la nature. D'autres encore choisissent de se mettre à l'écoute de leur animalité intérieure à travers leurs sensations corporelles et leurs rêves nocturnes. Ainsi Stefan qui avait du mal à prendre sa place face à un collègue de travail trop autoritaire. Sa rencontre avec des animaux sauvages, requin et panthère, pendant son sommeil l'a aidé à développer une plus grande confiance en lui qui lui a permis de dépasser ce problème. Ayant contacté une énergie puissante au fond de lui, il se sentait désormais moins déstabilisé devant un personnage dominateur.

En réalité, toute une rééducation est à faire pour rompre avec l'entreprise de contrôle qui a été celle d'une société bourgeoise, rigide et puritaine, campée sur ces certitudes en raison des peurs cachées. Même si la libération des mœurs a eu lieu, le changement reste encore pour une grande part superficiel. En ce qui concerne la sexualité, il est plus de l'ordre de l'exhibitionnisme ou de la pornographie que de l'écoute véritable du « sauvage ». Il n'y a rien de plus bourgeois, donc de citadin, que les « Folies Bergères », malgré l'adjectif qui voudrait faire penser à la nature !

Les manifestations de l'intériorité sont encore loin d'être vraiment admises. Pourtant, ce sont elles dont nous avons le plus besoin aujourd'hui car elles représentent les forces subversives capables de nous faire changer de cap. Au niveau du « sauvage », nous ressentons directement le monde : je vois cet arbre dont les branches ont été déchiquetées par l'élagueur et... mon corps se contracte ; je découvre cette rivière aux eaux regorgeant de produits chimiques et... la nausée me prend ; j'apprends que je ne verrai plus jamais ce papillon, dont les pesticides ont eu raison, et... pendant un court instant, je me sens désorienté ; j'assiste à la lutte pour la survie des ours polaires menacés par la fonte de la banquise et... mes jambes sont prises d'impatience car j'aimerais voler au secours de ces êtres voués à une mort certaine.

En renouant avec « le sauvage » en nous, nous permettons une connexion organique entre notre être et la nature. Alors, nous ressentons dans notre propre corps ce qui ne va pas. Nous sommes affectés et nous avons envie de réagir : ne plus laisser faire ça, ne plus contribuer à ça ! Notre mobilisation ne vient pas de notre seul néocortex qui sait, parce que les scientifiques le démontrent et que les médias s'en font le relais, que notre planète est mise à mal par nos comportements. Elle vient du plus profond, d'un ressenti qui provoque une réaction. Nous sommes impliqués dans notre chair et nous mesurons notre responsabilité.

Alors, notre système corps-mental est capable d'inventer une autre manière d'être, notre conscience revitalisée par « le sauvage » susceptible d'ouvrir d'autres possibles. Une autre étape nous attend où le respect de l'environnement guidera notre posture dans la vie.